

les cahiers pro testants

Septembre 1991 — N° 4



Habiter
aujourd'hui

On parle volontiers des nouvelles pauvretés qui regroupent, sous des étiquettes bien mal définies, une multitude de personnes à la recherche d'une autre existence, d'un mieux vivre ou tout simplement d'un peu de place dans notre société. Celle-ci n'offre qu'aux battants un terrain de vie qu'ils se gardent jalousement, en défendant leurs biens et en excluant tout ce qui dérange. C'est ainsi que, sous de nouvelles appellations telles que drogués, zonards, chômeurs, clochards, squatters, la marginalité a fait son lit dans notre cité, en dehors des structures admises, et c'est comme un déferlement de jeunes et de moins jeunes qui surgissent de terre aux regards des passants qui n'ont comme préoccupation que de sauver leur propre existence.

Les chiffres devraient nous impressionner, mais, habitués que nous sommes aux grands nombres, ce langage ne nous frappe encore pas trop. Et pourtant, cinq cents (500!) personnes sans logement, c'est-à-dire sans logement à elles, pour Genève, constituent une population à la dérive, vivant dans une misère matérielle et affective, rejetée sur les rives de notre opulence.

Au temps des cavernes, les tribus, soucieuses d'une vie collective, ne laissaient aucun membre de leur communauté seul dans la forêt, à la merci des loups ou des ours. Aujourd'hui, les dangers sont les mêmes, mais à la place des loups et des ours nous avons la solitude, véritable bostryche des êtres humains. Nous avons le vide affectif, les échecs personnels, les blessures sentimentales et bien d'autres facteurs qui rongent l'individu. Nous allons au devant d'une fragilisation toujours plus grande des personnes, et les plus misérables se retrouvent mises de côté. Le stress, la concurrence, la réussite sont seuls pris en compte. Nous vivons dans un équilibre précaire. C'est ainsi qu'un échec scolaire, un échec de travail, un accident de santé ou encore, et ceci est le plus important des phénomènes, un divorce ou une séparation sentimentale sont de véritables catastrophes.

Dans notre civilisation aussi performante, nous nous trouvons démunis devant tout ce qui ressortit à notre affect. C'est un véritable ras de marée qui submerge la cité, et la prise de conscience ne se fera véritablement que lorsque les eaux de la misère envahiront les espaces de luxe que nous protégeons encore.

L'habitat est un des éléments essentiels de notre vie. Tel qu'il a été conçu ces dernières décennies, il ne correspond pas à l'épanouissement des individus ou des familles. Souvent décrit comme uniquement fait de cages à lapins, il n'est que fonctionnel; aucune convivialité avec l'entourage direct ou indirect n'est possible. Il est sur le marché comme un bien de consommation, alors qu'il devrait répondre à un besoin de vie communautaire. Les cloisonnements fragiles, la petitesse des pièces, les prix imposés ainsi que l'entassement des gens provoquent des crises graves qui poussent jusqu'au suicide. Il faut tout repenser à ce niveau. Sans être utopique: chacun doit pouvoir bénéficier d'un espace à sa mesure et à celles de ses rêves. La ville est une jungle et celui qui ne peut y trouver son gîte devient la proie de la solitude. La déchéance est aussi un cancer pour lequel nous devons trouver des remèdes — et pour cela il y a un «mais»: il faut une volonté populaire, ne serait-ce qu'à l'égard d'une seule personne. Il nous faut donc tout mettre en œuvre pour réagir, pour que chacun trouve sa place avec nous et parmi nous.